

XYZ. La revue de la nouvelle

Clinique

Alexandra Estiot



Numéro 138, été 2019

Vulnérabilité : fragiles instants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90695ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Estiot, A. (2019). Clinique. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (138), 29–31.

Clinique

Alexandra Estiot

JE ME SUIS LEVÉE TÔT. Je n'ai rien mangé, rien bu, pas même une goutte d'eau. J'ai suivi les instructions comme je l'avais déjà fait la veille au soir. Ne pas manger à partir de 22 h. Ne pas boire après minuit. Rien, même pas de l'eau. Le réveil a sonné à 6 h. Je me suis levée et je suis allée aux toilettes. Je me suis lavé les mains, brossé les dents, me suis habillée. J'ai quitté l'appartement quand j'ai reçu le SMS indiquant que le taxi commandé la veille m'attendait en bas de mon immeuble. Il m'a conduite à l'hôpital. Je lui ai indiqué comment accéder au bâtiment. Il faisait encore nuit et l'entrée principale était fermée. J'ai contourné le bâtiment pour entrer par les urgences. On m'avait expliqué que si j'arrivais avant 7 h je devrais passer par là. Les couloirs étaient déserts. J'ai trouvé rapidement l'ascenseur. Au troisième étage, j'ai mis un peu de temps à trouver l'accueil. C'était mal indiqué. Il faisait face à un autre ascenseur. Deux femmes étaient assises sur des fauteuils en plastique face au comptoir où une infirmière m'a dit qu'on viendrait me chercher. J'ai attendu. Une autre infirmière est arrivée et m'a dit de la suivre. Au bout du couloir, elle a poussé un bouton, et les battants de la porte se sont ouverts. Les murs n'étaient plus verts, mais blancs et décorés de cigognes, de choux et de roses. L'infirmière est entrée dans une pièce en actionnant un interrupteur. « C'est votre chambre. » Je suis entrée. « La salle de bains. Il faut prendre une douche à la Bétadine. » J'ai regardé la salle de bains. Une toilette, un lavabo et un pommeau de douche accroché au mur. Du lino gris au sol, pas de receveur, pas de rideau. « Ne vous inquiétez pas. Une femme de service nettoiera après. » Elle est ressortie de la salle de bains et s'est dirigée vers le lit. « Je vais essayer de vous trouver un oreiller, mais je ne vous garantis rien. » Elle m'a montré les différents sacs qu'elle posait sur le lit. La blouse à nouer dans le dos, derrière le cou et sur les reins. Le slip 29

jetable et les protections. La charlotte pour les cheveux et les couvre-chaussures pour les pieds. Elle a quitté la pièce et je me suis déshabillée. J'ai laissé mes chaussons à l'entrée de la salle de bains, accroché la serviette à la porte d'entrée. Pour ne pas la mouiller pendant ma douche et pouvoir m'essuyer les pieds en sortant. J'ai suivi les instructions. La Bétadine mousse si on en met suffisamment. Une mousse rougeâtre. Je me suis soigneusement rincée pour ne pas tacher la serviette blanche. Une fois séchée, en finissant par les pieds, j'ai traversé la chambre, nue, mes chaussons aux pieds, et une infirmière est entrée. Elle m'a dit ne pas avoir trouvé d'oreiller et j'ai enfilé la blouse. Elle m'a proposé de m'aider à la nouer. Je l'ai remerciée. Elle est partie et je me suis couchée. Le lit était inconfortable sans oreiller ni couverture. Je me suis endormie aussitôt. Une infirmière m'a réveillée. Elle a vérifié ma température, ma tension, mon pouls, ma saturation. Elle m'a dit qu'elle ne pouvait me dire quand viendrait mon tour, mais qu'elle me tiendrait informée. Elle m'a donné des cachets. Elle m'a expliqué ce que c'était. Je n'ai pas écouté. Elle a demandé à voir les ongles de mes orteils. Je les lui ai montrés. Elle m'a demandé combien de semaines. J'ai menti : « Douze. » Elle m'a souri en caressant ma main. Je n'ai rien dit. Je l'ai regardée. Elle a retiré sa main. « Ça va aller », m'a-t-elle dit en s'éloignant de mon lit. Je me suis rendormie. Une dame de service m'a réveillée. Elle a nettoyé le sol de la chambre, épongé celui de la salle de bains. Elle était bavarde. M'a expliqué les raisons de la pénurie d'oreillers. Je l'ai écoutée. Je l'ai remerciée quand elle quittait ma chambre. Je me suis rendormie. Une infirmière m'a réveillée. Elle a pris mes constantes, m'a expliqué qu'il y avait du retard au bloc. Des césariennes en urgence. Elle m'a conseillé de dormir. Je me suis rendormie. Deux brancardiers m'ont réveillée. J'ai esquissé le geste de me lever et l'un d'eux m'a dit qu'il fallait que je me glisse du lit sur le brancard. L'autre m'a couverte d'une couette pendant que son collègue transférait mon dossier du lit au brancard. Ils ont roulé le brancard. Ils plaisantaient. Ils étaient sympathiques. J'ai gardé

le regard fixé au plafond. Trois dalles de faux plafond entre chaque carré de néons. Nous avons pris un ascenseur. Le bloc se trouve au premier. D'autres couloirs, puis une porte battante. Une infirmière a pris en charge mon brancard. Elle était habillée d'une tenue bleue, ses cheveux rentrés dans une toque de la même couleur. Elle a vérifié mes constantes. Je me suis rendormie. Elle m'a réveillée. « C'est pour maintenant. » Elle m'a expliqué comment l'intervention allait se dérouler. Puis elle a pris ma main. Je l'ai laissée faire. Un brancardier est arrivé, m'a aidée à passer du lit au brancard puis du brancard à la table d'opération. Il faisait froid dans la salle d'opération. Plusieurs personnes s'y agitaient. L'anesthésiste m'a expliqué. Je ne pouvais pas le voir. Je ne voyais que la lampe, une chose immense, comme une parabole pointée sur mes yeux. Une infirmière m'a dit que tout irait bien en tirant la lampe loin de mes yeux. Une jeune femme est entrée quand tout était prêt. Elle s'est présentée et elle m'a expliqué. Mon médecin. Je n'ai pas écouté. On m'a demandé de compter à rebours et je me suis endormie. Je me suis réveillée. Je n'étais plus sur la table d'opération. Je ne savais plus où j'étais. L'infirmière en bleu est arrivée et me l'a dit. Je me suis souvenu. Elle m'a dit « Dormez ». Je me suis rendormie. Elle m'a réveillée pour me dire qu'on allait me remonter dans ma chambre. Elle a caressé ma main en me disant que j'avais pris la bonne décision : « Le monde est trop cruel. » J'ai dit « Oui ». Le brancard, les couloirs, l'ascenseur, le plafond. Dans ma chambre, je me suis rendormie. Ils m'ont réveillée pour me faire boire, manger. Je devais aller aux toilettes et après je pourrais rentrer. Une amie est venue me chercher. Elle m'a laissée à l'entrée le temps d'aller chercher sa voiture. Je me suis assise et j'ai allumé une cigarette. Une des infirmières du troisième est sortie, un manteau posé sur les épaules. Elle m'a vue et est venue vers moi. Elle m'a dit qu'elle avait lu mon dossier, qu'elle comprenait. Je l'ai regardée. J'ai simplement dit « Quinze semaines ». Elle m'a dit « Je sais ». C'est là que j'ai commencé à pleurer. Je ne m'arrêterai plus jamais.